

Misère de l'homme



Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.



Pensées (Fragment 539, éd. Sellier)

Idée



Aux antipodes d'une idéalisation de la réalité, Pascal cherche à peindre l'homme tel qu'il est, et non selon l'apparence illusoire qu'il veut se donner.

L'homme est un être contradictoire, naturellement porté au mensonge, et qui ne cesse de se revêtir de vêtements destinés à occulter sa tragique misère.

Contexte

Cette citation conclut le fragment 539 qui appartient à la liasse XXXV, *Pensées mêlées 3* (dossier mis à part en juin 1658). Le fragment s'ouvre sur une dénonciation de l'orgueil qui se cache derrière l'humilité. Pascal développe ensuite sa réflexion en pointant le décalage entre les propos tenus, le langage, et la pensée, le cœur de celui qui discourt. Ainsi il y en a peu à parler « humblement » de l'humilité, « chastement » de la chasteté, « en doutant » du pyrrhonisme. Pourquoi n'y a-t-il pas harmonie entre les mots et leur source ? Montaigne, auquel trois des fragments (534, 559, 568) de cette liasse sont consacrés, s'étonnait dans ses *Essais* (II, 12) que les pyrrhoniens, ces êtres du doute, deviennent des êtres de l'affirmation, prenant le doute comme un dogme. De même Pascal remarque-t-il, dans le prolongement de celui qui avait adopté pour devise « Que sais-je ? », que les sceptiques quittent comme naturellement le doute, infidèles à leur pensée profonde. Et de conclure le fragment par un élargissement radical destiné à mettre en évidence la misère de l'homme qui ne peut jamais coïncider avec lui-même, qui non seulement parle mais aussi se comporte en trahissant ou en volant ses valeurs, ses convictions, ses croyances. « Nous ne sommes que mensonge... ».

Commentaire

En dénonçant le mensonge, l'hypocrisie, Pascal s'inscrit dans le courant des moralistes du Grand Siècle et dans l'héritage humaniste de Montaigne. Ce dernier notait dans ses *Essais* (II, 12) qu'aussi bien « le dedans » que « le dehors de l'homme » se trouvent remplis de « faiblesse », de « mensonge ». Quant à La Rochefoucauld, il notera dans ses *Maximes* que nous sommes habitués à nous déguiser aux autres et à nous-mêmes (119), et que derrière l'humilité peut se cacher « l'artifice de l'orgueil » (254). L'homme social est un être déguisé. Un jeu, tissé d'amour-propre, d'intérêt, s'installe, où la règle consiste à plaire. Un code hypocrite d'apparences nous tient à distance de la vertu. Ces masques qui envahissent notre vie dans nos rapports avec autrui nous empêchent, quand nous nous retrouvons seuls, de nous voir tels que nous sommes. L'homme n'existe que comme un acteur, déguisé à lui-même, déguisé aux autres. L'imagination, souveraine en nous, nous immerge dans un monde d'erreurs, de fausseté. Un langage artificiel, de flatterie, de convention, nous arrache, tel un miroir déformant, à la réalité.

« Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété... ». Par l'utilisation du « ne...que », Pascal radicalise sa pensée. Plus nuancé, il aurait pu dire que nous sommes (parfois) trompeurs, trompés, doubles, mais en nous réduisant au mensonge, à la duplicité, il préfère pousser à l'extrême sa pensée et frapper l'esprit. Par ailleurs en introduisant de manière décisive le mot *contrariété* sur lequel nous reviendrons, il ne réduit pas ses vues aux champs éthique et langagier mais les étend au champ ontologique. Notre être même est contradictoire. Si Pascal est moraliste, il est aussi le penseur du déchirement humain, de l'être de celui qui se fuit.

Pourquoi l'homme se déguise-t-il, se masque-t-il sans cesse ? C'est parce qu'il a peur de la vérité, de voir dans sa nudité sa condition blessée, tragique. L'illusion, bâtie sur cette peur, peut étendre son règne. Ainsi, après avoir défini « la vie humaine » comme « une illusion perpétuelle » où il ne s'agit que de « s'entre-tromper et s'entre-flatter » et avant de noter que nous ne voulons ni entendre, ni dire la vérité, Pascal peut-il écrire à la fin du fragment 743, comme en écho de notre citation, que l'homme, en lui-même et vis-à-vis d'autrui, est uniquement « déguisement, [...] mensonge et hypocrisie ».



Vocabulaire

Duplicité. Contrariété.

Deux mots restent particulièrement à élucider dans la citation que nous donnons du fragment 539.

Par le mot *duplicité* (du latin *duplex*, double), Pascal entend souligner que l'homme est un être double. Fondamentalement double, il agit de manière fausse, hypocrite, pratique l'art du déguisement. Tant est sensible cette duplicité, ce caractère double de l'homme, que d'aucuns, nous dit Pascal, finissent par penser que nous avons deux âmes.

Quant au mot *contrariété*, il est à comprendre non pas dans son sens le plus courant aujourd'hui d'un déplaisir causé par un obstacle imprévu, d'un empêchement, mais dans celui plus classique, de qualité de ce qui est contraire, de contradiction. Pascal pense fondamentalement l'homme comme un être partagé, divisé, contradictoire, d'où finalement inexplicable. La liasse VIII des *Pensées* porte le titre de Contrariétés. Dans le plus long et le dernier fragment de cette liasse, Pascal s'exclame à propos de l'homme : « quel sujet de contradiction » !

Portée

L'homme serait ainsi un être double, contradictoire. Préférant un langage d'apparences, il s'exile dans les mirages de vaines opinions. L'homme est l'être qui se masque. Établi dans le mensonge, il préfère cultiver son *être imaginaire* plutôt que son *être véritable*. Nous haïssons le vrai, ceux qui disent le vrai. Il y a une fondamentale « aversion pour la vérité » en l'homme. (743 S) Et dans notre misère nous nous montrons plus sensibles à l'insignifiant qu'à l'essentiel.

Comme en contrepoint de notre citation, Nietzsche écrira dans *Le livre du philosophe* que « l'illusion, la flatterie, le mensonge et la tromperie, [...], le port du masque » constituent « la loi » en l'homme. Plus tard, dans *Par-delà le bien et le mal* (192), il aimera souligner que nous sommes « habitués à mentir ». Le constat est le même que chez Pascal : l'homme est un être déguisé, masqué, vivant sous l'empire de l'illusion, mais il n'y a pas chez Nietzsche une dénonciation morale de cette tromperie généralisée, il n'existe pas en contrepoint des renaissants mirages

une vérité, un être, un possible amour. Ce serait simplement le jeu de la vie, de la nature. Ce que veut au contraire Pascal, c'est arracher les masques pour que se dévoile l'essence même de notre condition.

La pensée pascalienne du déguisement, de la duplicité, du mensonge, que l'on retrouve chez le moraliste La Rochefoucauld et le philosophe Nietzsche, aura aussi une postérité sur le plan artistique. *Qui ne se grime pas ?* interroge le peintre Rouault, qui gardait sur sa table de chevet les *Pensées* de Pascal, et nous voyait tous revêtus d'un *habit pailleté*. Mais plus proche en cela de Pascal que Nietzsche, le peintre croit que derrière les masques existent une âme, un visage qu'une lumière venue d'ailleurs peut dévoiler.



En un mot le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir, car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres.



Pensées (Fragment 494 S)

Idée



Pascal explique pourquoi le moi, livré à sa seule nature, est à rejeter. En se faisant systématiquement centre et en aspirant à dominer autrui, il empêche de construire une relation qui ne soit pas de convoitise mais de charité envers les autres hommes. Dénoncer en moraliste et en apologiste l'injustice du moi, c'est pointer la vacuité de la créature qui a perdu son vrai centre.

Contexte

Cette citation des *Pensées* de Pascal se trouve dans la liasse XXXIV, *Pensées mêlées 2*, qui fait partie des dossiers que Pascal met à part en juin 1658. 37 fragments composent la liasse. Le fragment 494 fait suite à trois fragments qui évoquent l'Église, les miracles et les prophéties, la religion comme remède aux défauts de l'homme (orgueil, ambition, injustice...), le témoignage judaïque. Quant aux fragments qui le suivent, on y trouve des remarques bibliques, des réflexions sur la raison corrompue, l'honnête homme, le temps, l'immortalité, les philosophes, la cupidité et la charité, la dignité de la pensée, la vacuité et le divertissement, la vanité et l'orgueil, la coutume, le Libérateur. Autant de thèmes qui constituent comme un microcosme de l'ensemble des *Pensées*.

Au début du fragment 510, Pascal remarque que celui qui ne déteste pas son amour-propre, l'instinct qui le conduit à se diviniser demeure aveugle, avant de dénoncer cette injustice qui nous éloigne de la vérité. Quant au début du fragment suivant, le 511, il invite à préférer Dieu aux créatures passagères.

En arrière-plan à la condamnation de l'injustice du moi se découvre une lecture par Pascal de la Bible et des philosophes. Au XVII^e siècle, le pouvoir de l'amour-propre sera dénoncé avec acuité par un spirituel comme Saint-Cyran qui affirme que « l'amour-propre est le plus grand de tous les maux » et par un moraliste comme La Rochefoucauld en ses *Maximes*. Chez Pascal la condamnation n'est pas seulement celle d'un moraliste mais aussi celle d'un apologiste.

Commentaire

« Le moi est haïssable » note Pascal, de manière brève et frappante, au début du fragment 494 où se trouve la citation, avant de reprocher à Mitton, son ami mondain, de le cacher. Il adopte sur le moi un point de vue qui n'est pas celui du monde, qui n'est pas celui de Mitton. Dans un cas on se contente de ne limiter le moi qu'autant que cela est nécessaire pour qu'une vie sociale soit possible ; dans l'autre, plus radical, il s'agit d'identifier une injustice et l'oubli du vrai centre. Pascal, qui souligne par ailleurs que nous sommes mensonge et contradiction, en s'interrogeant sur la nature du moi reconnaît en lui deux caractéristiques : « il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir, car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » À la différence de l'honnête homme, Pascal ne peut s'accommoder de ce moi égoïste et dominateur. Dans cette tendance à s'établir centre de l'univers et cette volonté de dominer, il reconnaît un lointain héritage de la faute adamique, l'exil du jardin d'Éden. Le moi injuste, tyrannique, est un moi cupide qui n'accède pas à l'ordre de la charité, soucieux de son intérêt plutôt que de l'intérêt commun, un moi qui n'aime ni l'homme, ni Dieu. Un tel moi reste haïssable.

En revanche Pascal pense qu'il peut y avoir un amour de soi légitime dès lors qu'il est inséparable de l'amour de l'autre et de celui qu'il appelle le Libérateur. L'amour-propre, injuste, clôt l'être humain sur sa finitude, sa vacuité ; l'amour juste considère le moi comme relié à un centre qui le dépasse et peut lui permettre, par la grâce, de vivre dans un rapport qui ne soit pas de domination avec les autres moi.

En ouverture de ses *Maximes*, La Rochefoucauld définira l'amour-propre comme « l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi », un amour idolâtrique de soi et porté à tyranniser autrui. Proche de

Pascal est la pensée. Mais chez ce dernier la sentence, plus incisive, a pour arrière-plan la volonté de recentrer l'existence sur un centre qui soit en même temps modèle.



Vocabulaire

Qualités. Moi.

Le mot *qualités* est à comprendre comme « caractéristiques », « attributs », « propriétés ». Il n'a pas dans la citation la connotation morale qu'il peut avoir ailleurs. En disant du moi qu'il a deux qualités, Pascal dit simplement qu'il a deux caractéristiques. En l'occurrence, ces deux qualités sont, d'un point de vue moral, des défauts.

Quant au mot *moi*, il a préoccupé aussi bien les moralistes que les philosophes. Chez les premiers, il entre dans un rapport de synonymie avec l'amour-propre ; chez les seconds, il se confond avec la conscience individuelle, la réalité subjective. Chez Pascal il a tantôt, dans une perspective cartésienne, le sens de pensée (167 S), tantôt, dans une perspective moraliste, celui d'amour-propre. En parlant du moi comme injuste, il développe la connotation éthique du terme mais en l'inscrivant dans une réflexion philosophique sur le vrai centre.

Portée

Pascal exprime avec vivacité, sans concession, sa conception de la nature du moi comme autocentré, tyrannique. Cette mise en cause du moi s'inscrit dans une démarche apologétique qui vise à mettre en évidence, en s'appuyant directement sur l'expérience que chacun peut faire, la misère de l'homme. La dénonciation de l'injustice du moi, qui entend se fonder sur les faits concrets de la vie en société, vise à démontrer le malheur de l'être humain quand il n'a d'autre critère de son comportement que son seul intérêt. C'est le règne de la nature auquel il faut préférer celui de la grâce.

Nietzsche, qui se sentira à la fois proche et très éloigné de Pascal, défendra l'essor du moi comme caractéristique de l'âme aristocratique, et inscrira la volonté de dominer autrui dans le cadre d'une philosophie de la volonté de puissance, cette volonté de puissance qui traduirait l'essence même de la vie. L'auteur du *Gai savoir* entend

s'en tenir à la seule nature, en dehors d'un regard éthique. L'auteur des *Pensées* perçoit l'injustice du moi comme l'effet d'une nature avilie et oppose à la volonté dominatrice la volonté aimante. La volonté de puissance n'est pas le dernier mot de tout mais la trace sombre de la chute que pointe l'écriture apologétique tout en cherchant à trouver les remèdes à notre misère. Tout ne se réduit pas à la nature pour Pascal et s'il souligne la tyrannie de l'amour-propre, il croit qu'il peut être dépassé dans l'amour.